

Méthodes et recherches qualitatives en sciences sociales
2024-2025

Voyage dans l'« écotourisme »

Représentations et compréhensions de deux organismes
romands de voyage

Faculté des lettres et sciences humaines
Master en Sciences Sociales – pilier Anthropologie
Imane Tounsi – imane.tounsi@unine.ch

Prof. Janine Dahinden, Dr. Luca Pfirter
Assistantes : Doris Niragire Nirere, Gesa Teigelkötter

Travail rendu le 15 juillet 2025
Nombre de signes : 39'611
Ce travail n'a pas été réalisé dans le cadre du Mémoire

Table des matières

Introduction	1
Ancrage théorique	1
Méthodologie	2
Description du terrain	3
Entretien 1	3
Entretien 2	4
Observation participante	5
Méthodes d'analyse	6
Réflexions éthiques	7
Présentation des participants à la recherche	7
Résultats de l'analyse	8
Construire du sens par la négative	8
Le voyage, une industrie aliénante ?	8
Tensions dans l'industrie des voyages environnementaux	9
Système de valeurs	11
Ancrage « local »	11
Au nom de la science	12
Conclusion	14
Bibliographie	16
Annexe	Erreur ! Signet non défini.

Introduction

Les agences de voyage, « professionnelles du système touristique », jouent le rôle d'intermédiaires entre voyageur·euse·s et destinations et s'inscrivent dans une « chaîne touristique » plus large (Gravari-Barbas & Graburn, 2012). C'est à ce niveau intermédiaire que ma recherche et mon analyse se situent. Je me suis ici intéressée à une agence de voyage (que j'appelle l'Agence) et une association (l'Association) qui construisent, promeuvent et vendent des offres qui s'inscrivent dans « l'écotourisme » et cherchent à concilier enjeux environnementaux et tourisme.

Tout d'abord, le fondateur et directeur de l'Agence s'inscrit lui-même dans « l'écotourisme ». L'Agence, basée dans le canton de Vaud, propose principalement des voyages à Madagascar. Plusieurs offres sont mises en avant : des projets de sciences participatives où les voyageur·euse·s apprennent à récolter des données sur la faune et la flore ; et plusieurs types de voyages « nature » qui sont présentés comme un moyen de découvrir l'environnement (au sens large) sur place. L'Agence revendique un voyage où l'engagement, la préservation des ressources naturelles et le respect des « populations locales » sont au centre. Du côté de l'Association, dont j'ai découvert l'existence parce qu'elle se situe dans les mêmes locaux que l'Agence, il s'agit d'une organisation à but non lucratif. L'Association organise des formations sur les écosystèmes marins ainsi que des voyages liés à ces thématiques et de science participative avec un but affiché et revendiqué de sensibilisation.

C'est à travers ces deux cas d'étude, l'Agence et l'Association, que je cherche à comprendre, en tant que phénomène social, la manière dont est pensé le voyage de loisir dans le contexte de « l'écotourisme ». Ainsi, je pose la question suivante qui guide mon travail : **Comment des acteurs qui vendent des voyages dans le cadre de « l'écotourisme » construisent-ils des récits et des constructions du sens de la pratique du voyage de loisir ?**

Ancrage théorique

En sciences sociales et plus particulièrement en anthropologie, le tourisme a longtemps été un « objet isolé ou mal aimé » (Cousin & Apchain, 2016, p.2) considéré comme peu légitime à son étude scientifique. Il a ensuite été étudié sous de nombreux prismes : pour en dénoncer les effets socio-politiques sur les « populations locales » ; comme un phénomène mondial ; et dès les années 1970 en dénonçant le « tourisme de masse » et en intégrant aux analyses « des formes de tourisme jugées plus respectueuses des communautés hôtes » (*ibid.*), parmi d'autres approches possibles.

Utilisée de manière *émique* dans le sens commun (ou dans la sphère marchande comme c'est le cas concernant ma recherche), « l'écotourisme » est également mobilisé dans la littérature scientifique en tant que catégorie *étique*, analytique donc. Bien que les participants à ma recherche utilisent « écotourisme » comme terme et catégorisation, ils n'en sont pas de fervents convaincus. Je me suis alors longuement demandée pourquoi et comment traiter ce terme. Je reviendrais sur le *pourquoi* dans l'analyse, mais j'ai décidé de garder ce terme puisqu'il me permet de rester proche de mes données tout en les reliant à des complexités, nuances et enjeux de la théorie puisque mes interlocuteurs s'en saisissent dans leurs propres termes. Dans ce travail, je me base sur cette définition de « l'écotourisme » :

« a cultural or discursive process, embodying a particular constellation of beliefs, norms, and values that inform the activity's practice and that are implicitly propagated via ecotourism's promotion as a strategy for sustainable development and environmental conservation in communities throughout the world » (Fletcher, 2014, p.3)

Bien que mon travail ne consiste pas à analyser comment l'« écotourisme » s'est développé (j'aurais aussi pu parler de ses nombreuses variantes et appellations telles que tourisme « durable », « éthique », « alternatif »), il me semble pertinent et intéressant d'apporter du contexte le concernant. Le développement de l'écotourisme fait partie d'une mouvance plus large d'un tourisme « nouveau » ou « alternatif » qui a connu une croissance rapide dans les années 1970 (Fletcher, 2014, p.7). Ce développement est reconnu comme étant le fruit de la promotion de multiples acteur·ice·s qui se situent à différentes échelles : locales, nationales, internationales. À Madagascar plus spécifiquement (Duffy, 2008 ; Sarrasin & Ramahatra, 2018) ce sont les gouvernements, les organisations non gouvernementales (ONG) locales et internationales, la Banque Mondiale et le secteur privé qui ont participé à promouvoir l'« écotourisme » en appuyant sur la riche biodiversité et la faune sauvage du pays. Ce qui est généralement mis en avant est le fait que l'« écotourisme » est perçu comme pouvant « concilier développement économique, protection de l'environnement et bien-être des communautés » (Sarrasin & Ramahatra, 2018, p.146).

Méthodologie

Parmi les différentes postures épistémologiques possibles en sciences sociales, c'est-à-dire les manières de considérer les connaissances et leur production, ma recherche se situe clairement dans une approche constructiviste. En ce sens, il n'existe pas une réalité objective, mais *des* réalités – au pluriel ! – (Charmaz & Belgrave, 2012, p.349) construites par des acteur·ice·s situé·e·s. Tout ceci a des implications dans le processus de recherche puisque les données récoltées sont le fruit de constructions entre

participant·e·s et des chercheur·euse·s et donnent forme à *une* représentation du phénomène social étudié, forcément interprétative (*ibid.*).

Pour ce travail, j'ai sélectionné des éléments de plusieurs méthodes en m'inspirant principalement de la *Grounded Theory* (GT), ou théorie ancrée, développé initialement par Glaser et Strauss en 1967. Dans cette méthode, le processus de recherche est itératif (Charmaz & Belgrave, 2012), c'est-à-dire que des allers-retours sont fait entre les données, les analyses et la théorie. L'analyse intervient donc dès la collecte de données (*ibid.*) et se poursuit tout au long de la recherche. Un autre aspect essentiel de la GT est de procéder par induction autant que possible puisque l'intention n'est pas de (in)valider des hypothèses préétablies, mais de partir des données empiriques pour monter en abstraction, sans pour autant tomber dans la surinterprétation. Ainsi, l'analyse se forge petit à petit en s'enrichissant et en se solidifiant. La description de mon terrain et de ses aléas va maintenant permettre de rendre compte de ce processus de construction et des conditions dans lesquelles la récolte de donnée s'est faite.

Description du terrain

Entretien 1

Mon intention initiale pour cette recherche était de passer par des personnes ayant participé, en tant que voyageur·euse·s, à des séjours organisés par l'Agence, pour explorer leurs récits de voyage et comprendre le sens donné à la pratique de « l'écotourisme ». Mon seul critère de sélection étant d'avoir participé à ce type de séjours, j'ai demandé à Philippe¹, directeur de l'Agence, de relayer un mail de recherche de participant·e·s qui détaillait l'intérêt de ma recherche, chose qu'il a directement acceptée. Puisque j'ai utilisé une ressource accessible (l'Agence) pour faciliter mon accès au terrain (Flick, 2009, p.122), mon échantillonnage s'apparente à un *convenience sampling*. J'ai effectué un entretien narratif centré sur un problème (Witzel, 2000) qui consiste à déclencher une narration sur une thématique particulière. Ce type d'entretien me paraissait pertinent pour comprendre les processus de décisions et les réflexions derrière le choix de « l'écotourisme ».

Cet entretien, qui s'est déroulé dans un café, ne s'est pas passé comme je l'avais imaginé. La première question n'a pas déclenché de réelle narration comme je l'avais espéré et j'ai eu de la peine à rebondir. Mon interlocuteur s'est retrouvé à faire ce voyage à Madagascar un peu par hasard en acceptant la proposition de Philippe qu'il connaissait. Tout ceci a rendu saillant un présupposé sur lequel j'avais construit ma grille d'entretien : l'idée que participer à des voyages vendus comme « écotouristiques » allait *forcément* de pair avec un choix conscient et un intérêt pour « l'écotourisme ». Alors que je pensais utiliser une

¹ Pour des raisons d'anonymisation, des noms d'emprunt sont utilisés dans tout ce travail.

catégorie de pratique, utilisée par les voyageur·euse·s (comme c'est le cas de l'Agence), je pense finalement avoir imposé un jargon et une thématique à mon enquêté, dirigeant l'entretien. Il y a sûrement eu une forme de violence symbolique dans l'imposition de la thématique du fait que, en tant que chercheuse, j'ai « [assigné] à l'entretien, de manière unilatérale et sans négociation préalable, des objectifs et des usages parfois mal déterminés, au moins pour l'enquêté » (Mayer, 1995, p.360). Cependant, la réflexivité des participant·e·s (Dahinden et al., 2021) peut aider à co-construire son sujet de recherche. Mon interlocuteur a fait preuve de réflexivité en questionnant les catégories « d'écotourisme » et de « durable ». Le fait que je lui demande ce qu'il comprenait par « écotourisme » l'a particulièrement travaillé et il est revenu à de nombreuses reprises sur la question, notamment après l'arrêt de l'enregistrement. Pendant vingt minutes, il questionnait et repensait avec un regard critique son séjour à Madagascar en se demandant ce que « simple » et « durable » voulait dire et en esquissant sa compréhension de l'écologie en citant notamment Dubaï comme une « absurdité totale ». Tout ceci rappelle que la situation d'enquête est nécessairement une relation sociale, où chaque partie interprète et redéfinit la thématique discutée.

Ce premier entretien, qui a tout de même été tout à fait intéressant, m'a surtout permis de me questionner sur la pertinence de ma question de recherche initiale. Je me suis alors rendue compte de mon envie de comprendre comment « l'écotourisme » est utilisé, pensée et pratiqué par l'Agence elle-même. C'est pourquoi, j'ai décidé de ne pas intégrer cet entretien dans mon analyse.

Entretien 2

Après le premier entretien, j'ai changé l'axe de mon travail pour me diriger vers l'Agence elle-même, ce qui me semblait plus fécond et pertinent pour comprendre les constructions de sens autour de « l'écotourisme ». L'entretien d'expert·e (Meuser & Nagel, 2009) me permettait d'avoir une vue d'ensemble du fonctionnement et de la compréhension des buts et offres de l'Agence à travers son directeur et fondateur. Ce n'est pas donc Philippe en tant que personne qui m'intéressait, mais son expertise du champ de « l'écotourisme » et du voyage. L'ayant déjà contacté, l'accès à l'entretien a été facilité et s'apparente donc de nouveau à un *convenience sampling*. Cet échange, fluide et riche en informations, a notamment tourné autour de son travail, de l'historique de l'Agence, de ses aspirations, valeurs et critères de sélection de voyages à vendre, ainsi que de sa compréhension plus large sur la pratique et l'industrie du voyage.

J'attribue plusieurs causes au « bon » déroulement de l'entretien : ma meilleure préparation, la date et le lieu. Philippe rentrait d'un salon où il se rend chaque année pour découvrir les offres de son secteur d'activité, créer des contacts et développer des collaborations avec d'autres professionnel·le·s du voyage de loisir. Nous nous sommes

rencontré·e·s dans ses locaux, et après l'entretien, il m'a longuement présenté les flyers récoltés. Ceci m'a permis de me rendre compte de son processus de sélection des partenaires et j'ai eu accès à ce qui, selon lui, était « du pipeau » ou au contraire ce qui l'intéressait. De plus, l'entretien a eu lieu dans les locaux de l'Agence où il reçoit ses client·e·s et présente ses offres de voyage. Nous avons été interrompu·e·s plusieurs fois et l'entretien s'est fait en deux temps puisque Philippe est parti pendant deux heures pour un engagement professionnel prévu dans le courant de l'après-midi. Ceci a été pour moi une opportunité de faire une observation participante plus riche que prévue.

La facilité d'accès à ce terrain relève d'éléments tout à fait intéressants. En effet, Philippe, très enthousiaste de me rencontrer, m'a proposé de faire une fondue pour mon observation et m'a donné des contacts pour ma recherche. Aussi, lorsque je mentionne l'anonymat il me dit : « *[En rigolant] Quoi ? comment ? de quoi ? pas de pub ?!* » ou lorsqu'il me montre son nouveau site Internet « *ouais alors si tu fais un groupe de dix, t'as une semaine gratuite* » en précisant qu'il ne rigole pas. Il a aussi mentionné à qui voulait l'entendre qu'il était en train de faire une « interview ». Philippe m'a donc associé à une journaliste qui pourrait lui offrir une tribune et une visibilité, ce qui m'a donné l'impression de l'avoir utilisé. Pourtant, je n'ai pas de doute sur le fait qu'il a compris ma casquette de chercheuse, mon angle disciplinaire, et l'intérêt de ma présence que j'ai rappelé plusieurs fois. Ceci m'amène donc au fait que, dans cette situation, notre relation d'enquête se jouait sur une tension des rôles adoptés et que nos intérêts étaient divergents : d'un côté économique, et de l'autre de compréhension. Cette dimension économique me semble maintenant évidente et a sûrement en partie guidé ses réponses puisqu'il en a fait mention plusieurs fois durant l'entretien.

Observation participante

L'intention initiale de mon observation participante était de découvrir les locaux de l'Agence, ce qui est mis en avant et dans quel cadre se passe les présentations des voyages. Mon observation s'est révélée être plus riche que prévue puisqu'une formation sur les écosystèmes marins était donnée ce jour-là par l'Association (avec qui l'Agence partage les locaux). J'ai alors pu écouter des parties de la formation, avoir des échanges informels avec des membres de l'Association et des personnes venues pour la formation. Il était important pour moi de me présenter sous ma casquette d'enquêtrice, mais je n'ai pas vraiment eu besoin de le faire puisque Philippe m'a présentée à tout le monde comme étant « Imane, étudiante en anthropologie, qui fait une recherche sur l'« écotourisme » ».

Cette observation m'a surtout permis d'avoir une discussion avec Fred, membre de l'Association, qui s'apparente à un entretien ethnographique puisque, bien que je ne le connaissais pas au préalable, notre conversation informelle était dirigée sur sa vision et compréhension de « l'écotourisme ». J'ai pu enregistrer cet échange qui a porté sur les

activités de l'Association, ses buts et visions de « l'écotourisme » et plus largement du voyage. Tout ceci a m'a permis de complexifier ma compréhension de la construction de sens de « l'écotourisme » et du voyage en intégrant un aspect qui m'a étonné et qui fut inattendu pour moi à ce stade de la recherche : une dimension militante.

Là aussi les intérêts de Fred se sont fait ressentir, notamment lorsqu'il m'a invité à une activité de l'Association en me disant de ramener du monde. Il a donc perçu une opportunité de faire connaître l'Association, ce que je ne pense pas être un problème, mais que je trouve important de relever puisque cela montre la négociation qui peut se faire sur le terrain et les possibles raisons qui ont facilité son accès.

Méthodes d'analyse

M'inspirant notamment de la GT pour ce travail, l'analyse a commencé dès la transcription de mes entretiens et l'écriture de mon observation. J'ai utilisé le logiciel noScribe, puis suis repassée minutieusement sur chaque mot pour tenter de rester au plus proche de ce que les participants m'avait dit. Cette première immersion dans les données m'a permis de développer des notes méthodologiques et mémos analytiques sur mes premières impressions et intuitions. C'est à cette étape que j'ai décidé de changer mon cadrage de recherche. Plus tard, face à un corpus de données qui me paraissait immense, je me suis d'abord sentie submergée et perdue. À ce stade, ce sont les analyses plus systématiques qui m'ont aidées à y voir plus clair. J'ai d'abord effectué une *global analysis*, ou analyse préliminaire, qui vise à s'imprégner de ses données en les relisant dans leur entièreté. J'ai alors sélectionné les passages qui me semblaient centraux, en prenant des notes et en rédigeant des mémos. Tout ceci m'a permis d'avoir un point de vue global et d'affiner ma recherche de littérature et mes questionnements. C'est à ce moment que j'ai notamment compris que « l'écotourisme », bien que central dans ma recherche, dépasse cette notion et fait partie de la construction du sens de la pratique du voyage plus largement.

J'ai ensuite opté pour un codage théorique fait sur le logiciel Atlas.ti, souhaitant monter en abstraction et m'intéresser à des processus sociaux à partir de mes données. En m'inspirant de Saldaña (2012) j'ai tenté d'appliquer des codes, parfois descriptifs, parfois *in vivo* et parfois plus théoriques qui « captureraient l'essence » (p.8) de ce qui se passait dans mes données en me posant des questions telles que : qu'est-ce que font les gens et comment, exactement ? Quelles stratégies sont utilisées ?, etc. (p.18). J'ai ensuite tenté de tisser des liens entre ces codes et de les regrouper en familles de codes pour monter en abstraction, tout en continuant à rédiger des mémos. Je me suis également inspirée de l'analyse séquentielle puisque, lorsque cela me semblait utile, j'ai accordé une importance à la manière dont les choses étaient dites, c'est-à-dire au *comment*. En

discuter avec d'autres étudiantes a également été d'une grande aide pour l'analyse qui s'est affinée lors de la structuration de mon travail.

Réflexions éthiques

Les réflexions éthiques ne se limitent pas à annoncer son profil-sociodémographique et pour dépasser une « réflexivité narcissique » comme l'entend Bourdieu (Martinache, 2022), il s'agit de se questionner sur sa position de chercheur·euse·s et de ses (potentiels) impacts sur la production de connaissances, et ce tout au long de la recherche. Après avoir discuté de questions éthiques relatives à la relation sociale d'enquête, je vais appuyer le pan suivant : la question de ne pas nuire aux participant·e·s. Pour garantir leur anonymat, j'ai utilisé des noms d'emprunt, mais étant trouvable sur Internet, j'ai dû changer certains termes et lieux et omettre certains éléments non-essentiels à la compréhension de mon analyse pour brouiller les pistes. Au-delà de l'anonymisation, je me rends compte du certain pouvoir que j'ai en tant que chercheuse d'esquisser *une* représentation de la réalité sociale. En mobilisant leurs paroles pour illustrer mes propos ainsi que pour situer les conditions du terrain, je me suis interrogée sur ce que je donne à voir de mes enquêtés. Un autre aspect qui m'a longuement travaillé est le fait de décider de garder la notion « d'écotourisme », bien que Philippe et Fred ne l'apprécient pas spécialement et la critiquent. Je me rends bien compte que j'accorde une légitimité à des articles scientifiques sur la question, mais sans pour autant déconsidérer les représentations et questionnement des participants. Enfin, pour être transparente, je me dois aussi d'ajouter que j'ai parfois trouvé les propos de mes enquêtés dérangeants, énervants et classistes. Le but du travail en sciences sociales n'étant pas d'amener un jugement mais de *comprendre*, j'ai fait un important vide-sac pour ne pas regarder mes données avec des lunettes jugeantes et apposer tout ceci à l'analyse.

Présentation des participants à la recherche

« Ma vision idéale, c'est que de plus en plus de gens essayent, et je dis qu'on peut pas toujours le faire, mais essayent de voyager un peu en immersion. Et puis s'intéresser au pays, aux gens, à l'environnement, et puis aussi bien sûr à l'écosystème. »

Philippe, directeur et fondateur de l'Agence, a la soixantaine. Après ses études universitaires en biologie, il s'est installé à Madagascar où il a vécu pendant plusieurs années. Sur place, il a fondé un petit centre lié aux activités en mer il y a une vingtaine d'années et s'est construit un réseau local qu'il mobilise aujourd'hui dans son activité professionnelle. De retour en Suisse, il a créé l'Agence pour promouvoir la structure établie à Madagascar et un modèle de voyage « engagé », « responsable » et plus « lent ».

Aujourd'hui, il travaille seul à trouver des partenaires, faire de la promotion, vendre ses offres de voyages et les « encadrer » sur place, selon ses propres termes.

« Maintenant il faut utiliser cette semaine pour quelque chose de positif une fois qu'on rentre. »

Fred a la trentaine et s'est engagé dans l'Association avec la fervente idée de participer à changer les modes de consommation par la sensibilisation aux enjeux « auxquels sont confrontés nos océans ». Formé en biologie au sein d'une fédération spécialisée, il a orienté son engagement autour de la transmission de connaissances scientifiques à divers publics, service qu'il met en place à travers des formations en Suisse et des voyages à plusieurs endroits dans le monde.

Résultats de l'analyse

Construire du sens par la négative

Durant les entretiens, Philippe et Fred ont fait plusieurs fois mention de contre-exemples pour m'expliquer les voyages qu'ils organisent. Assez spontanément, ils ont défini leurs activités non pas en présentant directement ce qu'il s'y fait, mais plutôt en énumérant et détaillant ce qu'ils ne sont *pas* et ne font *pas*. Pour comprendre la manière dont ils se représentent et font sens de leurs pratiques de voyage, il me semble donc tout à fait intéressant et pertinent de commencer cette analyse en mettant en avant leur rapport au « tourisme de masse » et à « l'écotourisme ».

Avant de rentrer plus en détails dans l'analyse, il est important d'appuyer que les représentations et compréhensions de Fred et Philippe sur « l'écotourisme » et le voyage plus largement sont à comprendre en les positionnant dans leurs contextes et formes d'activités. Cela se remarque notamment dans leur vocabulaire respectif. Celui de Fred tourne autour de l'action (notre mission, se battre, créer une armée) et reflète sa vision militante des voyages. De son côté, Philippe, en charge de sa petite structure indépendante qui est sa principale source de revenus, utilise un langage à connotations économiques (vendre, des produits, promotion, client·e·s).

Le voyage, une industrie aliénante ?

« Je veux dire les gens où ils vont quoi, c'est pas uniquement [...] je vais en Mer Rouge, ça peut être n'importe où hein, un enclos, une piscine, et puis il y a du soleil, et puis, youp. Si on sort pas, on peut le mettre n'importe où. Il y a un film d'ailleurs qui est assez rigolo. Je sais plus comment il s'appelle [...] Je sais plus, c'est un gars qui vit dans un monde complètement artificiel, il le sait pas. Il est dans un jeu de télé. Avec Jim Carrey, il y a la plage, il va travailler chaque jour, c'est le seul qui sait pas, il est

filmé de partout, avec un horizon, il y a la mer. Puis il croit toujours, un jour, il va s'échapper avec le bateau, puis il va en fait le faire. » (Philippe)

Cette référence au film dystopique *The Truman Show* tirée de la réponse à la dernière question de l'entretien sur une vision idéale qu'il aimerait amener dans l'Agence peut paraître anecdotique. Pourtant, elle me semble au contraire représentative de sa compréhension du voyage touristique conventionnel et d'un besoin de se distancier d'autres offres sur le marché. En effet, cela raisonne avec les « voyages blaireaux », l'« enclos » et la « bétailière » dont Philippe m'a parlé de nombreuses fois pour décrire une chose qu'il « ne ferai[t] jamais » et qu'il a en horreur : les personnes qui vont « glander » à la piscine pendant une semaine et qui font la fête. Autant cette référence au film que son lexique à connotation négative tournent autour d'un enfermement, d'une apathie, d'une passivité et presque d'une crédulité perçus dans la consommation de certains voyages et dans les comportements de certaines personnes. Au contraire, il semblerait que sortir de cet « enclos » – ou la volonté de « sortir des sentiers battus » pour reprendre l'expression d'un ami de Philippe qui organise aussi des voyages – est associé à l'« autonomie », au contact avec la « nature » et à « l'authenticité ».

Pour saisir l'enjeu derrière ces propos, l'analyse de Cravatte (2006) me paraît particulièrement pertinente. En effet, il y a une mobilisation de « discours préexistants pour marquer leur différence et faire de leur tourisme un « bon tourisme », face au « mauvais tourisme » [Chabloz, 2004, p. 35] » (p.35). De plus, le « « tourisme de masse », assimilé aux séjours en club et aux circuits menés aux pas de charge [...] fait office de repoussoir lointain. » (*ibid.*). Cette logique de différenciation et de hiérarchisation se joue aussi lorsque Philippe me parle d'*hotelplan*, *Easy Jet* et Internet pour reconnaître qu'il se situe dans une industrie plus large qui lui fait concurrence. Fletcher (2014) explique également que l'« écotourisme », en se positionnant comme un « tourisme alternatif », met en avant l'autonomie individuelle au contraire de la passivité attribuée au « tourisme de masse ». Cette opposition entre être passif·ve et actif·ve se retrouve chez Philippe qui m'explique qu'il valorise le fait que « *d'observateur tu deviens acteur* » dans la science participative. De son côté et de sa perspective militante, Fred voit le voyage comme un tournant dans la vie des gens (j'y reviendrais plus tard) et attache également une importance à l'action dans le voyage :

« C'est que les gens ils rentrent et ils changent les choses. Et aussi, pas seulement eux changent les choses, mais qu'ils aient des outils pour eux sensibiliser autour d'eux. »

Tensions dans l'industrie des voyages environnementaux

Philippe et Fred ont ensuite spontanément fait référence à la sphère de « l'écotourisme » plus spécifiquement. En me décrivant ses tâches quotidiennes, Philippe me parle d'une activité essentielle et chronophage à ses yeux : le triage de prestataires avec qui il

voudrait travailler. S'inscrivant lui-même dans un certain type de voyage, il identifie un marché abondant truffé d'offres qu'il juge mensongères, ce qui justifie cette sélection : *« et puis il faut trier. Parce que dans l'écotourisme y a beaucoup de greenwashing quoi. Parce que tout le monde dit « green », on est « éco », ce qu'on veut »*. Plus loin, il développe :

« Oui, ben greenwashing c'est que tu utilises les termes « éco », « plastic free », je sais pas quoi, un peu à mauvaise escient puis tu fais absolument rien qui va dans ce sens-là, quoi. [...] Il y a beaucoup d'offres comme ça sur le net maintenant quoi. Tu participes à des projets de restauration de coraux, inventaire de tortues, les dauphins, les cétacés, blabla, ça c'est toujours un peu le truc qui revient quoi, parce que c'est assez populaire quoi. Et voilà, mais le data qui est censé être collecté est pas du tout utilisé, donc c'est de l'escroquerie quoi. [...] Donc voilà, c'est un peu une petite escroquerie on va dire. C'est ce que j'appelle greenwashing. » (Philippe)

Parmi le décalage qu'il perçoit entre discours et pratiques réelles, ce que Philippe dénonce n'est pas tant le coût ou la forme de ces autres voyages proposés sur le marché, mais tout particulièrement la finalité. En soulignant la non-utilisation des données récoltées, Philippe affirme plus tard que dans ses projets, elles sont *vraiment* utilisées. Ce faisant, il négocie et légitimise sa place sur le marché de « l'écotourisme ». Fred fait lui aussi preuve de réflexivité et de critique en négociant la notion « d'écotourisme » :

« Pour moi je pense qu'on prend la chose tellement au sérieux que j'ai des fois envie de me séparer un peu de ce côté commercial d'écotourisme. Parce que pour beaucoup c'est purement commercial, c'est de la vente, et puis c'est amener les gens en voyage. Et c'est quelque chose auquel j'ai des fois un petit peu envie de faire attention. C'est juste que je pense que c'est touchy et c'est quelque chose qui pourrait aussi être vu comme du greenwashing en fait, ou bluewashing. »

Il identifie lui-aussi beaucoup de *greenwashing* qu'il identifie par les exemples de sanctuaires d'éléphants en Thaïlande ou de centres qui proposent d'amener les bébés tortus à la main jusqu'à la mer et ce *« purement pour la belle image Instagram »*. En percevant une instrumentalisation d'enjeux écologiques et une logique uniquement commerciale dans ces pratiques, c'est un manque de « transparence » qu'il dénonce. La transparence sur la consommation des voyages qu'il organise (sur le fait de prendre l'avion, d'aller sur un bateau qui consomme beaucoup de carburant et sur *« l'impact négatif qu'on a quand on interagit avec les espèces sauvages »*) est d'ailleurs une valeur qu'il utilise comme marque de différenciation par rapport aux pratiques de *greenwashing*. Tout comme Philippe, Fred ne se place pas *en dehors* de l'industrie du voyage mais tente d'y ancrer des enjeux environnementaux. Ainsi, la conception de leur propre image se joue par leurs repères à ce qui existe comme offres dans leur environnement, dans leur

contexte d'activité offertes à la consommation. Tous les deux reconnaissent une certaine tension entre valeurs environnementales et modes de consommation dans le voyage (transport, hébergement, etc.), mais hiérarchisent le fait de partir loin « *en connaissance de causes* » et avec « transparence ».

Cette première partie d'analyse m'a permis de montrer comment Philippe et Fred opèrent un double-mouvement : d'un côté, une disqualification de certaines pratiques de voyages, et de l'autre un placement de leurs propres offres et pratiques d'une perspective qu'ils valorisent comme légitime (aux causes environnementales). Ceci se fait à la fois à l'extérieur de l'industrie du tourisme plus largement et à l'intérieur du champ de « l'écotourisme ». Ces deux dimensions ne sont pas contradictoires, au contraire, elles se répondent et contribuent à créer une frontière pour les situer et les légitimer dans leurs pratiques. Tout ceci m'amène à me concentrer sur leurs valeurs et pratiques prônées plus spécifiquement.

Système de valeurs

Ancrage « local »

« Il y a des gens que je connais depuis trente ans, trente-cinq ans, donc il y a une relation assez sympa. Et puis voilà, c'est touchant des fois aussi. » (Philippe)

« Moi je préfère dire « voilà ça, là j'étais ». Généralement ce que je vends c'est oui où j'ai été, je connais les gens » (Philippe)

Un élément central, qui se retrouve seulement dans le récit de Philippe est l'ancrage dans le « local » de ses offres de voyages. Ayant vécu à Madagascar il valorise le fait de s'être constitué un réseau sur place. Sa connaissance des lieux et des personnes, ou le « registre de la relation personnelle privilégiée » (Cravatte, 2006, p.41) que Philippe mobilise, « constitue un gage de maîtrise de l'activité par ces partenaires, mais aussi de qualité de la prestation » (p.37) et devient un argument de vente. « Connaître » est donc une dimension clairement mise en avant. Tout ceci, comme répété par Philippe et son ami (qui organise aussi des voyages) pendant l'entretien, prend du temps :

« Pour moi un voyage c'est quand t'as le temps de découvrir un site. Donc vraiment tu vas t'imprégner la culture qui est environnante. Enfin je veux dire, c'est là que tu voyages vraiment. Tu apprends à découvrir les gens, [...] comment ils vivent, quelle est leur religion, pourquoi, comment. » (ami de Philippe)

Ici, une rupture dans le rythme effréné associé au « tourisme de masse » est valorisée, pour laisser place à une forme « d'immersion » et de « proximité ». Ce qui est mis en avant,

c'est un certain ralentissement qui serait gage d'une « vraie » expérience du lieu et de ses habitant-e-s.

« Donc là par exemple l'endroit à Madagascar qui a été repris, que nous on avait monté, il y a trente personnes qui travaillent, mais c'est tout des gens du village. Et puis ces trente personnes font en vivre, allez, deux cent, deux cent cinquante et puis il y a un dispensaire, il y a des clients qui amènent des médicaments. Enfin voilà il y a un truc comme ça en fait qui se crée. C'est pas « je vais là-bas, j'ai payé, je consomme » et puis voilà. » (Philippe)

Cette citation relève un autre aspect intéressant pour comprendre la construction de sens de l'« écotourisme » et du voyage plus largement. En me disant aussi plus loin « l'écotourisme a du bon dans le sens-là », Philippe lie le voyage à un aspect social et collectif puisqu'il ne s'agit pas simplement de consommer des voyages, mais de participer à une économie et au « bien-être des populations locales ». Dans un « registre marchand » (Cravatte, 2006, p.40), des retombées socio-économiques sont perçues en termes d'emploi et de services. En sous-texte, se joue également ce qu'Olivier de Sardan appelle le « mythe de la communauté villageoise consensuelle » puisque « le caractère collectif des retombées est mis en avant, le tourisme bénéficiant à l'ensemble du village » (Cravatte, 2006, p.36). Ainsi, Philippe construit une légitimité morale du voyage à partir de retombées économiques, dans un contexte politique qu'il juge difficile. Le sens du voyage se construit donc en partie dans un ancrage « local » fort.

Au nom de la science

En me demandant qu'est-ce que Fred et Philippe mettent au centre de leurs compréhensions du voyage, un autre aspect ressort comme une composante centrale : l'ancrage scientifique. Plus particulièrement, ce sont la validité et la pertinence des sciences dites naturelles/dures, principalement la biologie, qu'ils mettent en avant, pour proposer de participer concrètement à une récolte citoyenne de données scientifiques. Ainsi, l'encadrement par des expert-e-s et scientifiques, la collecte de données par des protocoles déjà établis et l'utilisation des données deviennent des gages de qualité dans leur conception du voyage. Mais pourquoi ces sciences particulièrement ? Évidemment, Philippe et Fred ont un ancrage dans la discipline, mais il me semble également que mobiliser ces connaissances et la rigueur des méthodes permet de légitimer leurs pratiques de voyages axés sur les questions environnementales.

« Moi je suis biologiste de formation, donc j'essaie de proposer des trucs où c'est des gars qui sont biolo ou, tu vois, pas du blabla parce que y en a. »
« C'est toujours utilisé, le protocole c'est le même, qui a pas changé, etcetera et ça se fait dans le monde entier. Donc le data il est envoyé aux États-Unis, c'est toujours suivi, supervisé par un biologiste ou quelqu'un, voilà, et validé aussi [...] alors soit ils

bossent avec des universités ou des instituts et puis ça ça donne un peu de consistance au projet. » (Philippe)

Ici, ce qui est valorisé c'est surtout l'ancrage dans un cadre scientifique plus large, institutionnalisé et reconnu. La mention et la valorisation des réseaux scientifiques et universitaires existants vient renforcer la crédibilité du voyage. Faire référence à ces institutions fonctionne alors comme un argument d'autorité, permettant de légitimer les offres.

En plus de cet aspect, la place donnée à la science permet de rendre compte de leurs conceptions du voyage comme un outil de sensibilisation aux enjeux écologiques. Plus que cela, autant Fred que Philippe veulent influencer les normes et pratiques du voyage en l'ancrant dans l'écologie. Si Philippe me parle aussi de sensibilisation, elle est centrale dans le récit de Fred, notamment lorsqu'il m'explique que *« on peut presque dire qu'on utilise, on exploite une activité de loisir [le voyage] pour cacher en fait notre message de sensibilisation »*. Il interprète le fait qu'en Suisse les gens mangent beaucoup de poisson comme un manque de connaissances des enjeux des océans (surpêche, blanchiment des coraux, etc.), ce qui justifie selon lui la sensibilisation sur les enjeux des écosystèmes marins :

« Et en fait, on a besoin de aussi créer des connexions pour certaines personnes. Ça leur suffit pas les informations comme ça, ils ont besoin de voir pour comprendre. Ils ont besoin d'être face à ces espèces, dans ce milieu, pour se dire « ok, en fait, il y a de quoi protéger ». C'est des espèces qui ont besoin de notre énergie, de notre protection. Et en fait, le fait de passer une semaine avec nous, nos biologistes, nos intervenants et de toute la semaine découvrir de plus en plus d'informations sur des petits poissons qui sont super beaux à voir, mais accompagnés d'informations, de connaissances biologiques. » (Fred)

Ce passage illustre une compréhension du voyage comme étant liée à la conscience environnementale que Fred, tout comme Philippe, veulent contribuer à élargir. Pour Fred, la sensibilisation aux enjeux environnementaux doit passer par l'expérience individuelle et le contact sensible avec la nature, pour que ces enjeux deviennent des réalités tangibles pour les voyageurs. Ici, sa compréhension de l'écologie sous le prisme des consommations individuelles et où des comportements « non-écologiques » seraient avant tout liés au fait de ne « pas savoir ». Ceci me semble être une vision réductrice en ce qu'elle ne prend pas en compte une multitude d'autres facteurs socio-économiques. À ce sujet, il me semble d'ailleurs essentiel de se demander *qui* peut participer à ces voyages qui coûtent relativement cher. Philippe semble être conscient du facteur économique excluant – *« bon là c'est bonbon le prix mais après avec un biologiste, ça reste un côté sensibilisation »* – mais priorise l'aspect d'une sensibilisation au contact de ces écosystèmes plutôt que l'accessibilité financière.

L'aspect scientifique des offres de voyages de Fred et Philippe recouvre donc une forme de légitimation, de sensibilisation, mais également d'engagement et d'action. Alors que pour Philippe, « *s'engager c'est, ben tu participes à des projets, c'est ça l'engagement quoi* », Fred me dit :

« Je pense que c'est vraiment le fait que les gens ils commencent quelque chose quand ils viennent sur ce voyage, mais que ce n'est pas terminé une fois qu'ils rentrent. Ça pour moi c'est la clé. Quand je vois des gens qui continuent avec nous et qui s'engagent ou qui changent leur comportement et qui en parlent autour d'eux, ça veut dire qu'on a gagné, qu'on a réussi. »

Ces propos montrent qu'il conçoit le voyage non pas comme une finalité en soi, mais comme un moyen, un tournant, et intègre « l'après », brouillant ainsi les frontières du voyage. Fletcher (2014) explique que, dans le cadre de l'« écotourisme », les activités sont valorisées en termes de productivité, au contraire de la consommation passive des voyages. Comme expliqué dans la première partie, on retrouve ici la dimension de l'individu·e actif·ve dans son voyage. Produire des données, produire de la sensibilisation et provoquer un engagement, tels sont donc les maîtres-mots et les valeurs que l'on retrouve ici. L'« écotourisme », en un sens, brouille les frontières entre travail, loisir et consommation (*ibid.*).

Conclusion

Mon analyse, sur un terrain situé et restreint, permet tout de même de dégager des éléments de réponse sur comment les acteurs de « l'écotourisme » que j'ai rencontré construisent des récits et le sens de la pratique du voyage. Ces récits sont d'abord construits en opposition au « tourisme de masse » et au *greenwashing*. Le « sens » créé est quant à lui composé de valeurs liées à la pratique de voyages « actifs » et « engagés » ayant une pertinence scientifique et, pour Philippe, un ancrage « local ». Mon travail permet ainsi d'esquisser quelques jalons d'une pratique et d'une compréhension de l'« écotourisme », traversées par des tensions et des logiques de pouvoir, de légitimation et de hiérarchisation. Ceci, dans un effort de changement de normes et de pratiques (individuelles et dans l'industrie du voyage de loisirs) pour considérer les enjeux environnementaux et développer le potentiel sensibilisateur et agentif des individu·e·s face aux questions écologiques.

Il me semble que mon travail manque de triangulation entre les données récoltées et les approches théoriques. En effet, par peur de tomber dans une surinterprétation, j'ai laissé de côté des cadres analytiques qui auraient pu être pertinents tels que des définitions de l'« écotourisme » comme un processus de néolibéralisation de la nature (Duffy, 2008) ou une forme de conservation néolibérale (Ojeda, 2012). Mon terrain se situant en suisse

romande, j'ai également laissé de côté les enjeux et dynamiques sociales que peut créer l'« écotourisme » dans les lieux de destination. À titre d'exemple, Ojeda (2012) a notamment travaillé sur les effets (inattendus) de l'« écotourisme » comme l'accaparement des terres et l'exclusion des « communautés locales » à travers un processus de touristification. L'approche d'Agrawal (2005) sur la création de « sujets environnementaux » et les formes de gouvernance aurait certainement enrichi mon analyse de la science participative mais, là encore, j'ai eu peur de calquer une analyse préfabriquée sur mon terrain. Les perspectives et nouvelles questions de recherche qu'ouvrent mon terrain sont nombreuses et restent à explorer.

Bibliographie

- Agrawal, A. (2005). *Environmentality : Technologies of Government and the Making of Subjects* (Duke University Press).
- Chabloz, N. (2004). *Tourisme solidaire au Burkina Faso : représentation de soi et de l'autre. Regards sur l'autre et rencontres entre visiteurs français et visités burkinabés*. Mémoire de DEA, EHESS.
- Charmaz, K., & Belgrave, L. L. (2012). Qualitative Interviewing and Grounded Theory Analysis. In *The SAGE Handbook of Interview Research : The Complexity of the Craft* (p. 347-365). Sage.
- Cousin, S., & Apchain, T. (2016). Tourisme et anthropologie : Un tango de l'altérité. *Mondes du Tourisme*, 12, Article 12. <https://doi.org/10.4000/tourisme.1320>
- Cravatte, C. (2006). La construction de la légitimité du tourisme solidaire, à la croisée de différents registres mobilisant le lien avec la « population locale ». *Autrepart*, 40(4), 31-44. <https://doi.org/10.3917/autr.040.0031>
- Dahinden, J., Fischer, C., & Menet, J. (2021). Knowledge production, reflexivity, and the use of categories in migration studies : Tackling challenges in the field. *Ethnic and Racial Studies*, 44(4), 535-554. <https://doi.org/10.1080/01419870.2020.1752926>
- Duffy, R. (2008). Neoliberalising Nature : Global Networks and Ecotourism Development in Madagascar. *Journal of Sustainable Tourism*, 16(3), 327-344. <https://doi.org/10.1080/09669580802154124>
- Fletcher, R. (2014). *Romancing the Wild*. Duke University Press; JSTOR. <https://doi.org/10.2307/j.ctv11cw0fw>
- Flick, U. (2009). *An introduction to qualitative research* (4. ed., repr). SAGE.
- Glaser, B. G., & Strauss, A. L. (1967). *The discovery of grounded theory : Strategies for qualitative research*. Aldine Transaction.
- Gravari-Barbas, M., & Graburn, N. (2012). Imaginaires touristiques. *Via . Tourism Review*, 1, Article 1. <https://doi.org/10.4000/viatourism.1178>

- Martinache, I. (2022). Pierre Bourdieu, Retour sur la réflexivité. *Lectures*. <https://doi.org/10.4000/lectures.55243>
- Mayer, N. (1995). L'entretien selon Pierre Bourdieu. Analyse critique de La misère du monde. *Revue française de sociologie*, 36(2), 355-370.
- Meuser, M., & Nagel, U. (2009). *The Expert Interview and Changes in Knowledge Production* (p. 17-42). https://doi.org/10.1057/9780230244276_2
- Ojeda, D. (2012). Green pretexts : Ecotourism, neoliberal conservation and land grabbing in Tayrona National Natural Park, Colombia. *The Journal of Peasant Studies*, 39(2), 357-375. <https://doi.org/10.1080/03066150.2012.658777>
- Olivier de Sardan, J.-P. (1995). *Anthropologie et développement: Essai en socio-anthropologie du changement social*. Karthala.
- Saldaña, J. (2012). *The Coding Manual for Qualitative Researchers*. Sage.
- Sarrasin, B., & Ramahatra, H. (2018). Écotourisme et modèle de développement néolibéral à Madagascar. In *La domination touristique* (p. 145-153). Éditions Syllepse. <https://doi.org/10.3917/syll.cetri.2018.03.0145>
- Witzel, A. (2000). The Problem-centered Interview. *Forum Qualitative Sozialforschung / Forum: Qualitative Social Research*, 1(1), Article 1. <https://doi.org/10.17169/fqs-1.1.1132>